

Ellie S. Green

# SILVERTON

SUPERNATURAL PROJECT



1. Les Âmes de l'Ouest

Gulf stream éditeur

*À mes fantômes.*

*Je ne crois évidemment pas aux fantômes.  
Si vous en aviez rencontrés autant que moi,  
vous n'y croiriez pas non plus.  
Don Marquis, Archy and Mehitabel*

*Tu sais Ellie, le surnaturel ce n'est rien que  
de la science qu'on n'a pas encore expliquée.  
Floriane Soulas, Brive, novembre 2024*



*Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les États nord-américains sont au bord d'une implosion retentissante, mûrie par des années de différends économiques et territoriaux. La question de l'abolition de l'esclavage devient le désaccord de trop, entre les confédérés du sud esclavagiste et l'Union du nord abolitionniste. L'élection du président Lincoln en 1860 met le feu aux poudres, et la guerre de Sécession éclate le 12 avril 1861. Elle finira quatre ans plus tard, presque jour pour jour, après avoir causé plus de six cent mille morts, faisant d'elle la lutte fratricide la plus meurtrière du siècle.*

*Sur les terres scarifiées d'une Amérique prostrée par sa propre violence, les âmes y poussent désormais comme les fruits pourris d'un arbre mort. Mais la nature humaine est ainsi faite que l'on peut y trouver, côte à côte, le vermisseau du mal, et le bourgeon de l'espoir.*

*Toutes les guerres ont leurs fantômes, même celles que l'on se livre à soi-même. Ainsi, cette histoire vous hantera, peut-être, de bien des façons.*



# PROLOGUE



*Oakdale, État de Louisiane,  
août 1866*

Sam Badluck n'avait pas de chance. Évidemment, naître noir en Louisiane ne prédestinait pas à une existence marquée par la bonne fortune. Mais la guigne semblait s'être prise d'une affection toute particulière pour le jeune homme, et s'accrochait à lui comme une tique sur la paupière d'un âne. Il ne comptait plus les occasions où il avait senti la lame de la faucheuse, froide et silencieuse, lui frôler la peau, comme la caresse hésitante d'un *loa*\*.

Aujourd'hui, la fatalité semblait vouloir le passer par la corde. Sam émit un grognement étouffé par le bâillon, lorsque le chanvre brûlant frotta encore une fois contre sa carotide. À chaque fois qu'il manquait de tomber de la bûche, que l'on avait placée en équilibre sous ses pieds, le nœud coulant irritait son cou. Au bout de deux heures, sa chair était à vif, et du sang avait commencé à

---

\* Les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le lexique vaudou, aux pages 399 et 400.

couler sur son col. Debout sur ce morceau de bois, où il tenait à peine à pieds joints, Sam pensait à Oscar, son caporal du deuxième régiment d'artillerie montée des US Colored Troops<sup>1</sup>. C'est à lui qu'il devait le sobriquet de « Badluck », et son ancien frère d'arme n'aurait pas raté l'occasion de lui faire remarquer, une fois de plus, qu'il avait bien mérité son surnom.

La malchance du jeune homme avait commencé l'année de ses cinq ans, la nuit où les flammes avaient ravagé les casernes des esclaves. Le petit garçon y avait échappé de peu, sauvé par sa grande sœur. Libaine avait à peine pris le temps de le réveiller avant de le porter au-dehors, loin du brasier. Blotti dans sa jupe, il avait regardé l'incendie, hypnotisé par l'ondulation des langues de feu, qui lui rappelait les transes pieuses de sa sœur. C'est alors que Sam avait aperçu un *loa* pour la première fois. La silhouette élancée, sombre et vaporeuse déambulait dans la fournaise, au milieu des cabanes de planches et de paille qui s'écroulaient en martyres silencieuses d'un bûcher nocturne. Les lambeaux noirs de ses vêtements se consumaient et repoussaient intacts, comme la queue d'un lézard. Sam, terrorisé, avait agrippé les jambes de Libaine. Elle l'avait alors serré dans ses bras.

— C'est Maman Brigitte\*, lui avait-elle dit d'une voix douce. Ne la crains pas, elle vient seulement prendre nos morts.

---

1. L'USCT regroupe les engagés afro-américains et natifs, au sein de l'armée de l'Union.

Maman Brigitte, Baron Samedi\*, Baron Cimetière\* ; Sam connaissait ces noms par cœur. Ils étaient les *guédés*\*, les divinités de la mort que servait sa sorcière de sœur. Elle discutait souvent avec eux pour intercéder en faveur d'une âme à apaiser, ou de ceux qui la sollicitaient pour un rituel. Mais la plupart du temps, les esprits venaient simplement lui faire la conversation. À force de la voir parler toute seule, leurs maîtres, les Carnegie, avaient décrété que Libaine était dérangée. Mais la jeunette travaillait bien, or un corps vaillant excusait une tête malade. De toute façon il valait mieux qu'on la croit folle, plutôt qu'on ne la sache sorcière.

Pendant des années, Sam s'était tenu loin des *loas*. Il s'était appliqué à les ignorer lorsqu'ils murmuraient son nom, et à détourner le regard quand il les apercevait à l'ombre d'un saule, alors que la nuit effaçait la frontière entre le monde des vivants et celui des esprits. Il n'aimait pas ces dieux, trop humains pour inspirer confiance. Le peu qu'il savait d'eux à l'époque l'incitait à éviter autant que possible d'avoir affaire avec les *guédés* ; ces *loas* funèbres n'aimaient rien tant que provoquer les mortels, parlant crûment de chair nue, se délectant de leur fragilité. Ils n'étaient que bruit et grossièreté, sous prétexte de célébrer la vie dans tous ses excès, puisqu'il faut en toucher la fin. Si Sam s'en méfiait, Libaine ne les redoutait pas, ni eux ni leurs frasques. Elle était, pour les hommes et les esprits, une amie, une confidente et une messagère.

Mais aussi proche était-elle des entités de l'au-delà, elle n'était pas exempte de sa condition de mortelle. Aussi, lorsque la scarlatine avait décimé les esclaves de la plantation, Libaine avait été emportée, comme les autres. Sam avait été le seul à guérir. Le jour où il avait repris connaissance au milieu des cadavres de ses compagnons, il tenait encore la main glacée de Libaine. Sa sœur adorée n'était plus. Cette fois, il avait vu venir un homme noir au visage peint de blanc, dansant dans le dortoir. Il s'arrêtait çà et là pour frôler les visages des morts de ses longs doigts noueux. Il s'était agenouillé près de Libaine, pliant ses jambes démesurées. Les coutures de son costume, visiblement dispendieux, avaient menacé de craquer lorsqu'il s'était penché pour déposer un baiser sur la joue de la sorcière. Il s'était ensuite tourné vers le visage de Sam, ruisselant de larmes. Le sourire du *loa* avait instantanément figé le sang du garçon dans ses veines, aussi sûrement que l'aurait fait le venin d'un *cottonmouth*<sup>1</sup>. Un éclat froid entre des lèvres fendues, et une voix grave qui lui avait dit ces mots :

*Le chagrin reste, petit homme, mais le temps lui donnera moins de poids.*

À douze ans et désormais orphelin, le garçon avait été vendu à une compagnie fluviale pour manœuvrer des barges sur la Red River. C'est là qu'il avait reçu le nom de Batelier, et que la mort l'avait manqué de peu, pour la troisième fois.

---

1. Appelé mocassin d'eau en français, ce serpent vit au sud-est des États-Unis. Sa morsure est venimeuse et très douloureuse.

Un jour, il était tombé à l'eau, sans avoir jamais appris à nager. Alors que l'eau froide avait commencé à lui déchirer les bronches, le vieux Ti-Boat l'avait sorti de là et lui avait massé la poitrine jusqu'à ce que le garçon recrache une bonne partie de la rivière.

Cette fois encore, il avait perçu la présence des *loas*. Alors que le souffle lui revenait, il avait vu un homme et une femme, richement vêtus, qui menaient une barge à fond plat sur les eaux scintillantes. Il avait reconnu Maman Brigitte et le *loa* qu'il avait rencontré le jour de la mort de Libaine. Avec son visage peint de blanc et son beau costume, il ne pouvait être que Baron Samedi. L'embarcation glissait, souple, en touchant à peine les flots. Les esprits lui avaient adressé un signe de la main, et Sam avait voulu leur hurler de disparaître. Ils avaient abandonné sa sœur, elle qui les avait servis avec une ferveur indéfectible ; ils l'avaient regardée mourir à leurs pieds sans même considérer la possibilité d'un sursis. Pire encore, ils l'avaient laissé vivre, lui, et pourquoi ? Pour mieux venir le narguer dès qu'ils en avaient l'occasion. Avant que Sam n'ait pu retrouver suffisamment de souffle pour les sommer d'aller au diable, les *loas* avaient disparu dans l'éblouissement d'un rayon de soleil.

— Tu es revenu, gamin ! s'était exclamé Ti-Boat. Viens te sécher, il faut qu'on cause.

Le vieil esclave l'avait soutenu jusqu'à un préau qui abritait habituellement leurs déjeuners de son ombre. L'ancien s'appelait véritablement Thibaut, mais l'accent

cajun avait retailé son nom jusqu'à ce que le sobriquet de Ti-Boat lui colle définitivement à la peau. C'était l'effet du temps sur les mots que l'on transmet sans les écrire. Le vieux avait frictionné le dos de son compagnon en fredonnant des paroles incompréhensibles, sur un air monotone et disharmonieux, mais curieusement apaisant.

— Dis voir, pourquoi tu en veux aux *loas* ? avait questionné sans détour Ti-Boat au bout de quelques minutes.

Sam avait levé vers lui un visage pétrifié de crainte.

— Moi aussi je les vois et, depuis que tu es arrivé, ils viennent de plus en plus souvent. Ils sont autour de toi, et tu ne leur accordes même pas un regard.

Sam avait détourné les yeux, une larme prise au piège entre ses cils. Bien sûr qu'il sentait leur présence, mais le garçon s'était persuadé que les esprits finiraient par se lasser à force d'être ignorés. Cependant, il semble qu'on ne puisse pas faire plier un *loa* à l'usure ; ces dernières semaines, ils venaient lui rendre visite presque tous les jours.

— Alors, petit, dis-moi, pourquoi repousses-tu leur main amie ? avait insisté Ti-Boat.

— Parce qu'ils la tendent pour mieux la retirer quand on en a le plus besoin ! avait craché Sam, la voix tremblante de colère.

L'ancien n'avait d'abord rien dit, mais ses yeux n'avaient pas fléchi. À l'ombre de l'auvent, ils étaient comme deux puits sans fond, attendant de faire résonner l'écho des confidences.

— Ma sœur les a servis fidèlement, elle a célébré leur culte malgré la menace que cela faisait peser sur sa vie, et ils l'ont laissée crever sans aucune hésitation ! avait encore hoqueté le jeune homme, un sanglot en travers de la gorge.

Ti-Boat avait secoué tristement la tête.

— Ce n'est pas comme ça que la magie des *loas* fonctionne, avait-il soupiré. Ceux qui te suivent sont des *guédés*, des esprits de la mort. Ils ne choisissent pas qui elle emporte, ils se contentent d'accompagner nos défunts vers la terre des ancêtres.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je suis un *bokor*<sup>\*</sup>, avait répondu Ti-Boat en baissant la voix, alors qu'un éclat fier illuminait ses iris. Je suis un sorcier, tout comme l'était ta sœur.

— Alors pourquoi ce n'est pas à toi qu'ils rendent visite ? avait questionné Sam d'un ton acide.

Le vieux *bokor* avait de nouveau hoché la tête. Malgré la rancune que le garçon laissait éclater au visage du sorcier, ce dernier conservait une humeur égale. Le petit n'avait pas besoin de réprimandes, mais de patience et de compassion.

— Ça non plus, ce n'est pas une affaire de choix. Les esprits sont des messagers, peut-être qu'ils ont une mission pour toi, avait repris Ti-Boat.

— Et si je refuse ? avait nargué Sam, comme si la provocation s'adressait directement aux divinités.

— Alors ils reviendront, encore. Ils reviendront plus souvent, plus nombreux, tu en perdras le sommeil et

l'appétit. Par-dessus tout, ce serait renier ta sœur, en laissant se perdre ce qu'elle t'a transmis.

La main du jeune garçon s'était enfoncée dans sa poche droite pour se refermer sur un petit fétiche à l'effigie de Libaine qu'il portait sur lui.

Sam avait accepté à contrecœur l'enseignement de Ti-Boat. Pendant près de six ans, le jeune garçon avait été initié aux charmes, grigris et *vévés\** ; il avait peu à peu maîtrisé la théorie des sorts, ceux qui étaient bénéfiques et ceux qui l'étaient moins. Il avait même quelquefois expérimenté un début de transe, lorsqu'il s'était complètement abandonné à la danse, rythmée par la percussion et la voix profonde de son aîné. Il fallait apprendre à user des pouvoirs des *loas*, et surtout à ne pas en abuser. Les esprits ne pouvaient interagir avec le monde tangible qu'à travers un vaisseau mortel. Ils puisaient donc allègrement dans la force physique du sorcier.

— La magie usuelle ne nécessite pas l'intervention des *loas*, mais les sorts les plus puissants restent l'apanage des esprits. N'invoke tes amis que si tu n'as pas d'autre recours, avait conseillé Ti-Boat. Un rituel de cet ordre te laissera aussi faible qu'un bébé, sois sûr des conséquences.

S'il y avait mis une certaine mauvaise volonté au début, Sam avait dû admettre que, à mesure que ses connaissances s'étoffaient, les *loas* avaient semblé s'apaiser et leur harcèlement s'était délayé au fil des mois. Aussi s'était-il montré bon élève par la suite. Mais il avait

repoussé encore le moment de leur adresser la parole de vive voix, décidé à ne pas donner toute satisfaction aux esprits. Du moins, tant qu'il avait pu l'éviter.

En 1863, la guerre était enfin parvenue jusqu'à Sam. Les maîtres avaient pourtant pris soin de ne divulguer aucune information sur le conflit afin d'éviter toute velléité de rébellion parmi les esclaves. Mais les rivières transportent en leur lit tout ce qu'on leur confie, y compris les nouvelles. Ainsi, celles du Nord étaient arrivées par la voie des eaux jusqu'aux oreilles des bateliers : le gouvernement Lincoln avait statué sur le sort des Noirs fuyant l'esclavage des États confédérés. Désormais, on les autorisait à s'enrôler dans l'armée nordiste, sous le noble statut de « marchandise prise à l'ennemi ».

Pour les compagnons de Sam, la perspective de prendre les armes aux côtés des abolitionnistes était apparue comme un espoir, une promesse faite de droits et de liberté. Puisque le monde s'embrasait autour d'un conflit qui se nourrissait de leur condition, ils ne laisseraient pas leur avenir s'écrire sans eux. Il leur avait suffi d'une soirée pour décider qu'il fallait être aux premières loges. Les semaines qui suivirent furent consacrées à établir un plan d'évasion, produire des armes de fortune, coudre des vêtements et cacher des provisions.

La nuit où ils passèrent à l'acte, de nombreuses vies furent perdues, dont celle de Ti-Boat, qui se sacrifia pour ralentir la milice. Sam, la bile aux lèvres et la peur

au ventre, entendit les chiens déchirer son mentor. Et pour la première fois, il pria les *loas*. C'est à cet instant, caché dans les buissons, qu'il invita les esprits dans son cœur, qu'il leur prêta ses veines, ses jambes et ses yeux. Ils étaient trois, peut-être quatre, dans son corps cette nuit-là, allongeant la foulée du désespoir, portés par la volonté rageuse de vivre.

Quand il signa le registre des United States Colored Troops une semaine plus tard, Sam Batelier était désormais un homme libre, un soldat et, malgré lui, un *bokor*.

C'était donc en homme libre que Sam Badluck s'appêtait à mourir en ce jour d'été. Cette considération n'était pas véritablement une consolation en soi, mais c'était la seule lumière à laquelle se raccrocher. C'est étrange comme l'abscons devient tangible aux portes du trépas. S'il pensait aux circonstances de sa mort imminente, Sam devait presque retenir un rire nerveux. Car il aurait été malhonnête de désigner la guigne comme l'unique responsable de sa fâcheuse posture. Elle avait été précipitée par une suite de mauvais choix, et ceux-là étaient de son propre fait.

Pour commencer, il était revenu sur les bords de la Red River, le dernier endroit où il avait connu les fers, et donc le dernier endroit où le bon sens aurait dû le pousser. Mais il avait cédé à la solitude et au ressac des souvenirs. Il s'était lancé dans ce pèlerinage personnel pour savoir ce qui était advenu de ses anciens compagnons bateliers. Peut-être étaient-ils devenus des fantômes eux aussi, comme ceux que

l'on voyait se répandre partout dans le pays, depuis la fin de la guerre ? Mais il ne restait rien de son ancienne vie. Il n'avait trouvé que des baraquements vides, et le souvenir de Ti-Boat... disparu, comme tous ceux qui avaient pris soin de lui. Libaine, le vieux batelier, ses compagnons d'armes ; tous de bonnes âmes qui avaient quitté la vie de façon injuste, brutale et cruelle. Sam en venait à se demander si, en vérité, ce n'était pas aux autres qu'il portait malheur. Alors il valait peut-être mieux qu'il fuie la compagnie des vivants et se contente de celles des *loas*.

Il en était là de son immobilité contemplative, au bord de la rivière, lorsqu'il avait perçu des cris désespérés, portés par le vent qui avait tourné au-dessus des eaux scintillantes. Des appels, aigus et perçants ; des pleurs d'enfant.

*La rivière va prendre une vie, comme elle a failli prendre la tienne auparavant*, avait annoncé la voix tranquille de Baron Samedi.

— De quel côté ? avait urgemment questionné Sam.

*Allons, ce n'est pas ton problème. Tu viens à peine de prendre la résolution de ne plus te mêler aux vivants*, s'était moquée la voix de Baron Kriminel\*.

Celui-là se faisait habituellement discret, sauf lorsqu'il flairait un événement suffisamment catastrophique pour le distraire. Et cela aurait dû être un argument pour laisser la rivière derrière lui, mais Sam s'était déjà mis à chercher la provenance de l'appel. C'est là qu'il les avait vues : deux petites filles de neuf ou dix ans. La première

était agrippée à un arbre, arqué au-dessus de la rivière. Elle tentait d'attraper la seconde, qui se débattait contre les remous de l'eau. Celle qui se retenait à la branche avait tourné vers Sam un visage baigné de désespoir.

— Elle ne sait pas nager ! Monsieur, ma sœur va se noyer ! avait-elle hoqueté.

Épuisée, l'autre petite fille avait coulé, et seul le ruban qui tenait l'une de ses tresses ondulait encore à la surface.

*Trop tard, tu ne peux plus rien faire... Tu ne DOIS plus rien faire,* avait ordonné la voix de Baron Samedi.

L'ignorant, Sam avait quitté sa veste et sa besace avant de plonger. Ses chaussures, quant à elles, avaient rendu leurs semelles dix miles plus tôt. Ayant grandi au fil de cette rivière, le jeune homme avait aisément rattrapé la fillette et l'avait remontée sur la berge. La petite était inerte et ne répondait pas à sa sœur, qui lui pinçait les joues avec insistance.

— Réveille-toi, Theresa, suppliait-elle en pleurant.

Sam avait essayé de lui faire cracher l'eau de la rivière, mais en vain. Des volants de dentelle noire, si reconnaissables, étaient venus caresser le front de la jeune noyée.

— Attends, Maman Brigitte ! l'avait priée Sam. Ne la prends pas encore, je peux la ramener.

*Cette petite n'est pas des nôtres, ce n'est pas moi qui l'emporterai,* avait répondu la loa de sa voix douce. *Mais les Autres arrivent.*

Le bokor avait passé deux doigts dans le cou de la noyée

et sentit un faible battement. Ce n'était pas trop tard.

*Tu vas t'attirer des ennuis*, avait prévenu Maman Brigitte.

Ignorant une fois de plus la voix des *loas*, Sam s'était rué sur sa besace et avait sorti un sachet d'osselets et un flacon de cendres. De part et d'autre du corps de la fillette inanimée, il avait tracé des symboles et fait de même sur son front. Puis il avait agité les petits os en marmonnant les mêmes incantations que Ti-Boat avait prononcées pour lui autrefois. Theresa s'était cambrée brusquement, et ses poumons avaient enfin rendu l'eau de la rivière. Sa sœur l'avait serrée contre elle, remerciant le ciel, Dieu et Sam. Le jeune *bokor* s'était effondré dans la terre mouillée, essoufflé et endolori comme s'il venait de courir cinquante miles sans s'arrêter.

C'est ainsi que le groupe de fermiers, partis à la recherche des enfants, les avait trouvés. Les deux fillettes en larmes, des traces de magie vaudoue un peu partout, et lui, le Noir.

Du témoignage de la sœur de Theresa ne fut retenue que la preuve irréfutable de la pratique de la magie putride. Malgré le sauvetage de la fillette, il n'avait pas fallu davantage de chefs d'accusation. Quelques jours auparavant, de fortes tensions politiques à La Nouvelle-Orléans s'étaient soldées par le massacre de dizaines de Noirs, à qui l'on avait à nouveau reproché l'apparition des spectres tueurs. En réalité, ils avaient seulement eu l'effronterie de vouloir exercer leur nouveau droit de

vote. Les locaux semblaient décidés à poursuivre les festivités avec Sam ; l'issue du procès avait donc été aussi expéditive que prévisible.

Quelques coups dans les reins et une corde lancée par-dessus une branche plus tard, le *bokor* était donc sur le point de finir pendu, lorsque ses jambes céderaient à la fatigue. Il devait admettre qu'il avait vraiment provoqué sa malchance cette fois, malgré les recommandations des *loas*. Peut-être était-ce la raison pour laquelle les esprits ne se manifestèrent pas ce jour-là. Dans l'attroupement des spectateurs, il crut cependant reconnaître Baron Kriminel. Mais sa vue se brouillait, il allait s'évanouir d'un moment à l'autre. Au moins ne se verrait-il pas mourir.

*Réveille-toi !* lui hurla la voix de Baron Samedi.  
*Ce n'est pas fini !*

Le brouhaha d'un fiacre, arrivant à vivre allure, fit se lever l'assemblée. Les chevaux tirant la voiture se cabrèrent juste devant Sam. Deux hommes descendirent, chacun d'un côté. Le premier était d'une carrure imposante, qui faisait paraître son chapeau melon ridiculement petit. Il alla s'entretenir avec le simulacre d'autorité qui supervisait l'exécution de Sam. L'autre homme s'approcha du condamné. Celui-ci était d'une rare élégance, malgré une tenue aussi sobre que l'était son visage. Une barbe blanche masquait sa bouche, sans pour autant dissimuler les rides que le chagrin avait creusées, comme le courant d'un

fleuve trace son lit. Sans hésitation, l'inconnu empoigna la canne au pommeau cuivré sur laquelle il s'appuyait. Il en dégagea la fine épée qui s'y trouvait cachée et, d'un geste précis, trancha la corde qui retenait Sam par le cou. Le jeune *bokor* s'écroula lourdement au sol, ses mains liées dans le dos ne pouvant amortir sa chute.

L'homme à la barbe se pencha sur lui, répandant un parfum de cèdre ainsi que de vétiver, et lui ôta le bâillon.

— Est-ce bien à votre magie vaudoue qu'une petite fille doit la vie tantôt ? demanda-t-il ensuite avec un accent aussi français que sa fragrance.

Sam, la gorge aussi sèche qu'une mue de serpent, se contenta de hocher la tête.

— Cher monsieur, permettez que je me présente, continua l'étranger en ôtant son haut-de-forme. Je m'appelle Victor Hugo. Et là-bas, voici mon ami, Allan Pinkerton. Nous avons un travail pour vous.

Derrière lui, Baron Samedi secouait la tête, pendant que Baron Kriminel se frottait les mains, un rictus ravi aux lèvres.